

La modernité et les études du langage

Daiane Neumann¹

Résumé: En parlant de "l'art pur", Baudelaire le définit comme la création d'une magie suggestive contenant à la fois l'objet et le sujet, le monde extérieur à l'artiste et l'artiste lui-même. Cette définition nous amène à un changement de la conception du langage au XIXe siècle. Ce changement même se retrouve dans le travail de Benveniste au XXe siècle, notamment dans sa réflexion sur la subjectivité dans le langage et sur la notion de discours. À partir de cette conception du langage, ce travail propose de débattre des questions qui peuvent être posées aux études du langage actuelles.

Mots-clés: Modernité. Études du langage. C. Baudelaire. É. Benveniste.

Resumo: Discutindo sobre o conceito de "arte pura", Baudelaire a define como a criação de uma magia sugestiva que contém o objeto e o sujeito, o mundo exterior ao artista e o próprio artista. Essa definição nos leva a uma mudança da concepção de linguagem no século XIX. Tal mudança pode ser percebida também na obra de Benveniste no século XX, em especial em sua reflexão sobre a subjetividade na linguagem e sobre a noção de discurso. A partir dessa concepção de linguagem, este trabalho se propõe a discutir questões que podem ser postas aos estudos da linguagem atuais.

Palavras-chave: Modernidade. Estudos da linguagem. C. Baudelaire. É. Benveniste.

Abstract: In accordance with the modern conception, Baudelaire defined "pure art" as the creation of an evocative magic containing both the object and the subject, the world external to the artist and the artist himself. This definition led to a change in the notion of language in the 19th century. This very change of viewpoint can also be found in Benveniste's 20th century works, notably in those about the subjectivity of language and the notion of discourse. Considering this conception of language, this article intends to discuss the questions which can be addressed to the current language studies.

Keywords: Modernity. Language studies. C. Baudelaire. É. Benveniste.

¹ Doutoranda no Programa de Pós-graduação da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, vinculada à linha de pesquisa "Teorias do texto e do discurso". Bolsista CAPES/REUNI.



En parlant, dans *L'Art philosophique*, de "l'art pur" selon la conception moderne, C. Baudelaire le définit comme la création d'une magie suggestive contenant à la fois l'objet et le sujet, le monde extérieur à l'artiste et l'artiste lui-même. Cette définition nous amène à un changement de conception du langage au XIX^e siècle. Le langage en tant que créateur n'est plus une métaphore. On ne peut pas dissocier ce qui est dit de la manière de le dire ; l'individualité est diluée, à mesure que l'on conçoit l'existence d'une relation entre identité et altérité.

Ce changement même de point de vue se retrouve dans le travail, au XX^e siècle, du linguiste Émile Benveniste, notamment par le biais de la réflexion sur la subjectivité dans le langage et la notion de discours. Dans son texte intitulé "De la subjectivité dans le langage" et publié dans les *Problèmes de linguistique générale 2*, il présente le langage comme constitutif de l'homme. Ce dernier se constitue, par conséquent, en s'énonçant dans son discours. Le linguiste y propose une anthropologie du langage où existe une indissociabilité entre ce que l'on sait du langage et ce que l'on sait de l'homme.

Partant de cette conception du langage, déjà appréhendée dans les études de littérature et celles de linguistique, le présent travail propose de débattre des questions qui peuvent être posées aux études du langage actuelles, notamment celles relatives au domaine de la linguistique de l'énonciation et du discours. Par exemple, ces études du langage considèrent-elles le changement de point de vue proposé par la modernité à l'égard des textes littéraires ? Les études du langage sont-elles véritablement sorties du domaine des études de la langue afin d'entrer dans le discours ?

Pour ce faire, je partirai de la discussion sur la modernité, telle qu'inventée par C. Baudelaire en la renouvelant au travers de la conception du sujet "hors de l'opposition du social et de l'individu" et de la modernité "hors de l'opposition de l'ancien et du moderne" (MESCHONNIC, 1995, p. 470-471). Puis, je présenterai les réflexions proposées par É. Benveniste dans son œuvre, surtout celles relatives à la subjectivité dans le langage et à la notion de discours. Enfin, je soulèverai plusieurs interrogations adressées aux études du langage pour repenser et remettre en question les idées et conceptions de ce domaine d'étude.

"La Modernité Baudelaire"

Chez C. Baudelaire, comme le montre H. Meschonnic (1988), les mots "modernité" et "moderne" n'ont plus un rapport immédiat et simple. Ils sont, en fait, "radicalement opposés" l'un à l'autre. Le terme "moderne" signifie actuel et qualifie l'art contemporain. La modernité est néanmoins celle de la vie présente, l'artiste en cherchant la beauté passagère, fugace. Cette définition tente de tirer l'éternel du transitoire et, en le faisant, transforme la modernité en "un tout indissociable, une contradiction tenue, un éclair qui dure" (MESCHONNIC, 1988, p. 118). Cela ouvre la possibilité de concevoir l'historicité en tant que transhistoricité, l'énonciation en tant que transénonciation, à mesure que le moderne reste moderne. Il existe donc une impossibilité de séparer l'historicité de la vie et celle de l'art.

La conception de la modernité proposée par C. Baudelaire nous amène à une nouvelle anthropologie. Pour lui, "L'artiste ne relève que

de lui-même" (*apud* MESCHONNIC, 1988, p. 107). Dans cette théorie du sujet, ce qui est dit et la manière de le dire sont rendus indissociables. Il existe une dilution de l'individualité, au travers de la relation entre l'identité et l'altérité, où cette dernière est première. La conscience de soi nécessite la conscience de cette conscience, par l'autre, de son existence.

L'homme devient un porteur de l'anthropologie de l'inconnu à partir de cette conception du langage. Cela signifie que le sujet se découvre et découvre son œuvre, simultanément. L'écriture n'est plus la réalisation d'un projet, car elle devient une aventure poétique qui se compose d'errance. Le sujet n'est pas le maître de son dire. Cette valorisation de l'accident, de l'empirique se constate dans *Le Spleen de Paris*:

Sitôt que j'eus commencé le travail, je m'aperçus que non seulement je restais bien loin de mon mystérieux et brillant modèle, mais encore que je faisais quelque chose (si cela peut s'appeler *quelque chose*) de singulièrement différent, accident dont tout autre que moi s'enorgueillirait sans doute, mais qui ne peut qu'humilier profondément un esprit qui regarde comme le plus grand honneur du poète d'accomplir *juste* ce qu'il a projeté de faire (BAUDELAIRE, 1980, p. 161).

Dans ce fragment, nous percevons qu'il existe un changement de conception de l'art, où l'œuvre est faite de son brouillon. La beauté devient sa propre aventure de découverte d'un sujet, d'un objet, de ce qui est dit et de la manière de le dire. C'est là que nous observons le langage comme créateur. Cette aventure ne s'arrête pas tandis que l'œuvre ne cesse d'être construite et de construire l'autre à chaque fois. L'énonciation est donc conçue en tant que transénonciation.

Chez C. Baudelaire, comme le dit H. Meschonnic (1995), le langage sort d'une conception qui s'inscrit dans le dualisme

traditionnel, séparant le langage de la vie, la rime de la vie, le son du sens, la poésie de la prose, la déraison de la raison, la voix de l'écrit. L'histoire de l'art est donc construite à partir des œuvres, non dans "la consécution et la conséquence"², uniquement en termes de mouvements.

L'impossibilité du poète de nommer ce qu'il fait – "quelque chose" – ne signifie pas un défaut de savoir. C'est l'intempestif qui se présente. Cela nous montre que l'artiste construit un objet sans être conscient de ce dont il s'agit et qu'il présente une ouverture à la fiction, aux hypothèses, à la création du poème. Il invente donc une nouvelle manière de dire, ce qui fait également partie de la constitution même de ce qui est dit.

En ouvrant la porte à l'imagination, C. Baudelaire introduit une éthique dans le domaine des arts. Par conséquent, cette première "joue un rôle puissant même dans la morale" (BAUDELAIRE *apud* MESCHONNIC, 1995, p. 478). En admettant que l'imagination "contien[ne] l'esprit critique" (BAUDELAIRE *apud* MESCHONNIC, 1995, p. 478), l'éthique et la critique s'imbriquent. Si cette éthique est sans cesse du sujet et du présent, elle est éthique de l'infini.

C'est cette nouvelle conception du langage que l'on trouve en lisant *Le Spleen de Paris*. Par le langage, l'ouvrage interroge l'altérité de la ville. Le titre même crée une ambiguïté à mesure que, à partir de lui, le poète semble nourrir un *spleen* en même temps que la ville. Cette dernière n'est plus un objet, sinon un sujet. Par la manière dont on l'écrit, on montre ce qu'elle veut dire. Cela remet en question le savoir que les locuteurs ont sur elle. L'idée de la vérité dans le langage tombe ;

² Antoine Compagnon. *Les Cinq Paradoxes de la modernité*. Éditions du Seuil, 1990, p. 10 (*apud* H. MESCHONNIC, 1995, p. 471).

il reste le point de vue de la relation d'altérité entre sujet et objet qui ne cesse de changer dans la chaîne de réénonciations.

L'idée de la ville est devenue son propre modèle dans la modernité. La ville est elle-même un modèle sans modèle. Elle devient vivante. C. Baudelaire a alors eu besoin d'une nouvelle forme d'expression – le poème en prose – pour exprimer une nouvelle relation avec cette ville. "Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience?" (BAUDELAIRE, 1980, p. 161). Par là même, cette nouvelle écriture répond à un nouveau concept de la ville. Le poète la dit en révélant sa face de métamorphose, sa poéticité. Pour ce faire, il s'appuie sur l'inconnu pour trouver le nouveau.

Le poète ne se limite pas aux modèles prédéterminés, il s'abandonne à l'inconnu, créant un phrasé qui lui permet de toucher au vif l'essentiel. Son poème en prose est représentatif de l'ouverture d'un espace de liberté, du nouveau regard venu à l'homme moderne. L'attention qu'il donne au "spectacle du quotidien"³, en son aventure d'errance dans la ville, mène le populaire, le quotidien, à la littérature.

Dans cette invention d'une nouvelle manière de dire, le poète moderne initie son propre phrasé, change les relations entre les mots. Cela veut dire que les modernes cassent les associations traditionnelles commandées par la logique. Ils instaurent de nouvelles associations au travers des échos prosodiques, des rimes internes et externes. Les mots

³ Jean-Luc Steinmetz, préface au *Spleen de Paris* (Petits poèmes en prose). Charles Baudelaire. Librairie Générale Française, 2003.

vont s'appeler au-delà même de la raison qui les a gouvernés. Ces nouvelles associations construisent les images du poème.

À la fin du XIX^e siècle, les rimes n'en sont presque plus. Il y a désaccord entre elles. Faible en écho, le poème devient un lieu de passage pour les phonèmes, en tant qu'errance. Les phonèmes errent dans le poème, ce qui les transforme en signifiants errants. En effet, la lecture ne cesse pas, nous ne savons pas où elle s'arrête dans la constitution du sens au sein du poème. Le langage est conçu comme le lieu de production infinie du sens.

Selon G. Dessons (2011), la prose poétique de C. Baudelaire vise à remplacer les marques lyriques – l'émotion, la présence du pronom de la première personne – par le rythme. Les propos de C. Baudelaire ne sont pas sans rappeler les conseils d'Adolphe Retté (*apud* DESSONS, 2011, p. 32) : "Cherche ton rythme, c'est la vie elle-même [...]. Il est l'enfant nouveau qui dira ton âme à toi et la dira librement, se moquant de la Rime riche et de la Rime rare, du nombre et de la quantité des syllabes".

C'est une autre manière de concevoir la création qu'invente C. Baudelaire. Pour lui, créer une écriture signifie inventer l'inconnu. Le langage n'est pas saisi comme une positivité, sinon en tant que ce qui est en train de s'inventer et d'inventer son dire. À partir de ce point de vue, la conception de la littérature se transforme également, à mesure qu'elle révèle de nouveaux problèmes autant que de nouveaux moyens de recherche.

La littérature n'est plus conçue comme un lieu de l'esthétique, de la beauté, de l'ornement, du sacralisé, mais comme une manière de vivre-écrire. Le langage dans le poème est celui de tous les jours. La

conséquence de ce changement de point de vue sur les textes littéraires est qu'il n'existe plus seulement la science pour dire la vérité des choses. La littérature devient le prophète de son temps.

"Le langage sert à vivre"

Émile Benveniste est un linguiste unique en son genre, non seulement dans le cadre de la linguistique de son temps, mais aussi dans les études actuelles du langage et des sciences humaines qui commencent à considérer, comme le dit à juste titre G. Dessons (2006), la pensée des relations du langage avec la société et avec la subjectivité, dans toute leur pertinence.

Dans le texte "La forme et le sens dans le langage" – présenté à l'occasion du XIII^e Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française, à Genève, en 1966 – É. Benveniste a commencé son exposé en disant : "De mon côté, ayant commis l'imprudence d'accepter cette invitation à parler ici, il ne me restait plus pour la justifier qu'à l'aggraver d'une autre imprudence, plus sérieuse encore, celle de choisir un sujet dont l'énoncé semble convenir à un philosophe plutôt qu'à un linguiste : la forme et le sens dans le langage." (BENVENISTE, 1974, p. 215). Puis, le linguiste a ajouté :

Il ne faudrait pas croire cependant que j'apporte ici quelque chose comme le point de vue *des* linguistes ; un tel point de vue qui serait commun à l'ensemble ou au moins à une majorité de linguistes n'existe pas. Non seulement il n'y a pas parmi les linguistes de doctrine reconnue en cette matière, mais on constate chez beaucoup d'entre eux une aversion pour de pareils problèmes et une tendance à les laisser hors de la linguistique (BENVENISTE, 1974, p. 215-16).

É. Benveniste était en train de construire une pensée qui ne s'est pas réduite à celle du mouvement structuraliste, relativement fort à ce moment-là. Il faisait quelque chose de nouveau qui, croyait-il, n'était même pas un problème de linguistique, tout du moins de la linguistique telle que conçue à cette période. Ce sujet, la question de la forme et du sens, "semble convenir à un philosophe plutôt qu'à un linguiste". D'ailleurs, parce qu'É. Benveniste avait constaté, chez beaucoup de linguistes, "une aversion pour de pareils problèmes et une tendance à les laisser hors de la linguistique", optant pour une absence de dialogue, il s'est parfois dirigé vers le public d'autres domaines des sciences humaines.

Cette position critique place la question de la signification au cœur de la théorie linguistique d'É. Benveniste, "où elle se trouve en rapport direct d'implication réciproque avec la notion d'énonciation" (DESSONS, 2006, p. 88). De plus, cette position interroge, d'une part, une linguistique qui s'occupe uniquement de la langue, surtout de la forme, sans penser le langage, et de l'autre, une linguistique qui ne dialogue pas avec les autres domaines des sciences humaines, se ferme dans son objet d'étude et néglige ainsi des questions indispensables à ceux qui s'occupent des études du langage.

Pour le linguiste, "bien avant de servir à communiquer, le langage sert à *vivre*. Si nous posons qu'à défaut du langage, il n'y aurait ni possibilité de société, ni possibilité d'humanité, c'est bien parce que le propre du langage est d'abord de signifier" (BENVENISTE, 1974, p. 217). Cela nous amène à établir une relation entre "l'action de signifier" et "celle de vivre", ce qui "définit la nature irréductiblement anthropologique du langage ; c'est-à-dire que le langage humain

possède en propre la capacité de définir l'un par l'autre la vie et le sens" (DESSONS, 2006, p. 89).

En demandant à l'évidence de se justifier, É. Benveniste, dans "De la subjectivité dans le langage", remet en question la propriété de celui-ci, à savoir celle d'être conçu en tant qu'instrument de communication, comme l'avançaient notamment C. Bühler et R. Jakobson. Pour le linguiste, "parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature" (BENVENISTE, 1966, p. 259). Il sort de l'opposition entre la nature et la culture en affirmant que : "Le langage est dans la nature de l'homme qui ne l'a pas fabriqué" (BENVENISTE, 1966, p. 259.). Cela veut aussi dire que nous laissons aller une "imagination naïve" à la recherche de l'origine des langues et du langage, comme vu au XIX^e siècle.

"Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme" (BENVENISTE, 1966, p. 259) Pourtant, selon le linguiste, c'est uniquement par contraste que la conscience de soi est possible, cela signifie que "Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*" (BENVENISTE, 1966, p. 260). D'ailleurs, même si aucun de ces deux termes ne peut être conçu sans l'autre, car tous deux sont complémentaires, "cette polarité ne signifie pas égalité ni symétrie : 'ego' a toujours une position de transcendance à l'égard de *tu*" (BENVENISTE, 1966, p. 260).

C'est dans une dialectique qui englobe "je" et "tu" et les définit par une relation mutuelle "qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité" (BENVENISTE, 1966, p. 260). À partir de cette conception

de la subjectivité, et par conséquent de l'intersubjectivité, "tombent les vieilles antinomies du 'moi' et de l'autre', de l'individu et de la société" (BENVENISTE, 1966, p. 260). La société en tant que tout ne préexiste pas à l'individu, mais elle est construite en même temps que lui, réciproquement, dans et par le langage.

Pour É. Benveniste, on ne peut anthropologiquement être en dehors du langage. Même si le contexte est extérieur, on ne peut le percevoir hors du langage. "Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement" (BENVENISTE, 1966, p. 25), cela signifiant que "la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage" (BENVENISTE, 1966, p. 25). Le langage "*re-produit* [donc] la réalité"⁴, il "reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre" (BENVENISTE, 1966, p. 25).

Cet enjeu proposé par le linguiste établit une relation directe et nécessaire avec sa conception du discours, présentée à partir de la notion d'énonciation et de phrase, en tant qu'"unité du discours" (BENVENISTE, 1966, p. 130). C'est dans et par l'énonciation que "chaque parlant s'individue dans une instance de discours toujours nouvelle, relative chaque fois à la situation de parole dans laquelle elle s'inscrit et qui ne se répète pas" (DESSONS, 2006, p. 110). Ainsi, c'est au travers de l'énonciation que chaque parlant s'historise, construit son histoire et l'histoire du monde. É. Benveniste (1966, p. 77-78) rend indissociables la subjectivité et l'historicité :

Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historise en cette histoire incomplète et falsifiée. Le langage est donc ici

⁴ *Re-produire* n'a pas ici le sens courant de répéter, copier, car le préfixe *re-* confère à la notion une fonction critique, le monde n'est pas un éternel retour, mais une constante création. Voir G. Dessons (2006).

utilisé comme parole convertie en cette expression de la subjectivité instante et évasive qui forme la condition du dialogue.

Pour la théorie de l'énonciation, le langage est "la condition même de l'histoire", instaurant une relation du discours au temps, au travers de "l'instanciation du sujet dans le présent de sa parole" (DESSONS, 2006, p. 109).

Le langage, en tant que constitutif de l'homme, de la société et des relations intersubjectives, touche son caractère fondamental d'être à la fois éthique et politique. Pourtant, pour penser de telles questions, É. Benveniste a dû sortir du domaine du signe et rentrer dans celui du discours. "Une pensée de l'individuation ne peut que récuser le signe" (DESSONS, 2006, p. 64) qui "existe en soi, fonde la réalité de la langue, mais [...] ne comporte pas d'applications particulières", tandis que la phrase, "expression du sémantique, n'est que particulière" (BENVENISTE 1974, p. 225, *apud* DESSONS, 2006, p. 64) .

La notion de discours, telle que conçue par Benveniste, permet de penser le continu dans le langage. "Penser le continu" signifie comprendre la relation entre sémiotique et sémantique⁵ comme interne à l'œuvre et comme son résultat. Cela ne veut nullement dire que l'on ne considère pas la présence d'unités dans le discours, sinon qu'elles sont déterminées par la relation qui y est construite, toujours unique, singulière, et non par celles déjà enregistrées ou prédéterminées.

⁵ Dans le texte « Sémiologie de la langue », É. Benveniste définit le domaine sémiotique comme ce que « désigne le mode de signification qui est propre au SIGNE linguistique et qui le constitue comme unité. On peut, pour les besoins de l'analyse, considérer séparément les deux faces du signe, mais sous le rapport de la signification, unité il est, unité il reste ». Pourtant, dans le domaine sémantique « nous entrons dans le mode spécifique de signification qui est engendré par le DISCOURS. [...] Or le message ne se réduit pas à une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'« intenté ») conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les MOTS. » (p. 64)

On sort d'une pensée du langage qui cherche le général, le régulier pour réfléchir sur le singulier. Aussi, même les unités sont vues comme uniques, singulières, leurs rapports étant nouveaux pour chaque situation énonciative. Les unités sont analysées à partir d'interactions et d'implications réciproques entre les éléments du discours dans le continu.

Les études du langage

Cette conception du langage, imprégnant l'œuvre de C. Baudelaire, en littérature, et celle d'É. Benveniste, en études du langage, nous permet de penser une approche entre les deux domaines et de réinvestir le projet de R. Jakobson visant à proposer des relations entre la poétique et la linguistique, de sorte qu'"un linguiste sourd à la fonction poétique comme un spécialiste de la littérature indifférent aux problèmes et ignorant des méthodes linguistiques sont d'ores et déjà, l'un et l'autre, de flagrants anachronismes" (JAKOBSON, 2003, p. 248).

Répondant à la question de savoir si le langage poétique est intéressant pour la linguistique, É. Benveniste a affirmé : "Immensément" (BENVENISTE, 1974, p. 37). G. Dessons (2005), écrivant sur le "discursif" chez F. de Saussure, s'oppose à une "vision schizophrénique" d'un Saussure rationaliste et délirant-désirant afin de montrer la préoccupation du linguiste de penser la discursivité du langage. Selon l'auteur, la littérature remplit, dans les *Écrits*⁶, la fonction de moteur pour une réflexion épistémologique sur le langage. Le travail de F. de Saussure sur la poésie saturnienne, dans les

⁶ *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002.

anagrammes, permet "de légitimer, en tant que règles de composition, des lois de langage inacceptables pour une science linguistique en cours de constitution, et, surtout, une science du langage qui place la question du signe au centre de sa réflexion" (DESSONS, 2005, p. 38).

La modernité chez C. Baudelaire et la pensée d'É. Benveniste, proposant une anthropologie historique du langage – d'où l'on ne peut plus séparer l'historicité de la vie et celle de l'art, selon le premier, et l'action de signifier de celle de vivre, pour le second – nous conduit vers les études du discours. La littérature sort d'une conception qui la définit en tant qu'esthétique, lieu de la beauté, de l'ornement, du sacralisé pour devenir une manière de vivre-écrire. Aussi, en étudiant les textes littéraires, nous ne partons plus de modèles prédéterminés, préfabriqués, sinon de l'analyse d'un discours toujours singulier et unique. De même, en linguistique, les études du discours proposées par É. Benveniste, nous amènent à écarter le domaine sémiotique pour rentrer dans le domaine sémantique, où nous observons le discours comme unique et singulier.

L'indissociabilité, avancée pour cette conception du langage, entre linguistique, éthique et politique mène inévitablement les études littéraires et les études du langage au discours. Travailler sur le discours ne signifie pas partir du point de vue du domaine sémiotique. Autrement dit, cela ne signifie pas observer les catégories de la langue dans le discours, ce que fait normalement la linguistique de l'énonciation.

Même si É. Benveniste avait inventé la notion de discours, comme le dit G. Dessons (2006), autour des années 1950, il n'a existé nul travail qui réfléchissait sur la constitution même du discours, des discours particuliers, sur le fonctionnement des éléments hors catégories de la

langue, ne pouvant être réduits au domaine sémiotique, ni être davantage négligés par les études linguistiques.

Lorsque l'on part des catégorisations préfabriquées, du domaine sémiotique, pour travailler sur l'analyse du discours, on réduit celui-ci aux catégories de la langue et, par conséquent, néglige l'articulation même du discours, la manière dont un discours spécifique produit du sens, de l'effet et en installe l'individuation dans l'écart. On empêche ainsi que le texte, l'œuvre, suscite quelque interrogation chez l'analyste, lui permettant d'aller vers l'inconnu du langage.

Si l'on rejoint É. Benveniste sur l'existence d'une distinction entre le domaine sémiotique et le domaine sémantique (cf. note 4), que dans ce dernier "le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément" et que "ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'intenté), conçu globalement, qui se réalise et se divise en 'signes' particuliers, qui sont les MOTS" (BENVENISTE, 1974, p. 64) ; nous percevons que l'analyse du discours exige un autre regard, une autre approche. Si c'est la totalité qui définit les unités, l'analyse des textes, des œuvres doit être construite depuis la spécificité de chaque objet analysé, en considérant qu'il est constitué par un sujet singulier, historique dont l'énonciation est un acte unique.

Les textes et les œuvres sont systèmes de valeurs, travaillant sur une sémantique spécifique, différente du sens lexical. Cela nous conduit à l'observation des marques linguistiques et extralinguistiques pouvant se situer à tous les niveaux de la langue – accentuel, prosodique, lexical, syntaxique – lesquels constituent ensemble un paradigme et un syntagme.

En laissant les textes et les œuvres nous interroger, en tant qu'objets uniques et singuliers, qui font en même temps qu'ils disent, nous sommes amenés à un changement de point de vue à l'égard des études du langage. Nous attribuons ainsi beaucoup plus d'importance aux aspects accentuels et prosodiques, historiquement négligés par les études du langage, et nous analysons, dans les textes et les œuvres, le rythme, les rimes, les échos prosodiques, la voix, le silence.

La recherche s'enrichit lorsque l'analyste travaille sur le texte littéraire car, selon G. Dessons (2011, p. 40), " le 'poème' se présent[e] comme un discours où le sujet s'engage – au maximum – dans la recherche de ce qui fait de lui un être de signification ". Le travail des poèmes joue, pour H. Meschonnic (2006, p. 18) un rôle emblématique : "entrer dans une subjectivité extrême pour atteindre le sujet en tout sujet, passer du formalisme du signe à une poétique de la société ".

Comme le dit, H. Meschonnic, (1995, p. 88) :

La littérature est un défi au linguiste qui a peur de la littérature. Le discours est un défi que le langage lance au mot. Le texte est le défi que la littérature lance au discours. L'œuvre est le défi que le long terme du sens lance au texte. Le défi n'est pas l'exception. Il est de chaque moment.

En sortant du signe pour aller vers le discours, on laisse le domaine de la langue, de la fonction du "parler-de" (MESCHONNIC, 2008, p. 407), et l'on rentre dans le domaine du sémantique, du "dire" (MESCHONNIC, 2008, p. 407). Le "parler-de" est une fonction du signe qui place un objet externe à l'acte d'énonciation, c'est-à-dire un objet devant un sujet. Dans ce cas-là, le sujet dit quelque chose sur l'objet. Pourtant, le domaine du sémantique "à la fois dit et fait" (MESCHONNIC, 2008, p. 407) dans le continu du système de discours. Cela transforme le mode de signifier, de comprendre, d'écrire et de lire.

À partir de l'analyse des textes et des œuvres du point de vue du discours, nous admettons que l'on ne peut pas tout dire sur l'objet analysé, que l'on ne peut tout expliquer, que, finalement, le sens est infini. Nous avançons, en revanche, l'élaboration d'un commentaire sur les textes et les œuvres, commentaire qui n'aspire pas à livrer la totalité du sens, la possibilité d'une lecture nouvelle s'offrant toujours.

En se laissant interroger par le langage, afin de chercher l'inconnu, l'analyste doit observer les textes et les œuvres à partir du discours. Il ne doit pas se restreindre aux modèles prédéterminés et préfabriqués de construction des textes littéraires, ni à l'observation des catégories de la langue dans le discours, sinon aux éléments qui ne se réduisent pas au domaine sémiotique de la langue. Les aspects accentuels et prosodiques deviennent donc constitutifs de la signifiante de l'œuvre et de nouvelles problématiques s'intéressant aux études tant du langage que de la littérature peuvent voir le jour.

Bibliographie

BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes*. Paris: R. Laffont, 1980.

BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris: Gallimard, 1966.

_____. *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Galimard, 1974.

DESSONS, Gérard. *Émile Benveniste, l'invention du discours*. Paris: Éditions IN PRESS, 2006.

_____. *Le Poème*. Paris: Armand Colin, 2011.

_____. Du discursif. In.: *Linguistique et poétique du discours à partir de Saussure*, revue *Langages*, n° 159, sept. 2005.

JAKOBSON, Roman. Linguistique et poétique. In.: _____. *Essais de linguistique général*. Lonrai: Les Éditions de Minuit, 1963/2003.

MESCHONNIC, Henri. *Politique du rythme*. France: Éditions Verdier, 1995.

_____. *Modernité modernité*. France: Éditions Verdier, 1988.

_____. *La Rime et la vie*. France: Gallimard, 2006.

_____. Benveniste: sémantique sans sémiotique. In.: _____. *Dans le bois de la langue*. Paris: Éditions Laurence Teper, 2008.

Recebido em 04/05/15. Aprovado em 18/02/2016.*

* Este artigo foi enviado pelos autores para a chamada do número temático de julho/2015, porém, como não se adequava à proposta temática da edição de número 28, foi reencaminhado, mediante consentimento dos autores, para avaliação e possível inserção nesta edição, de número 29.